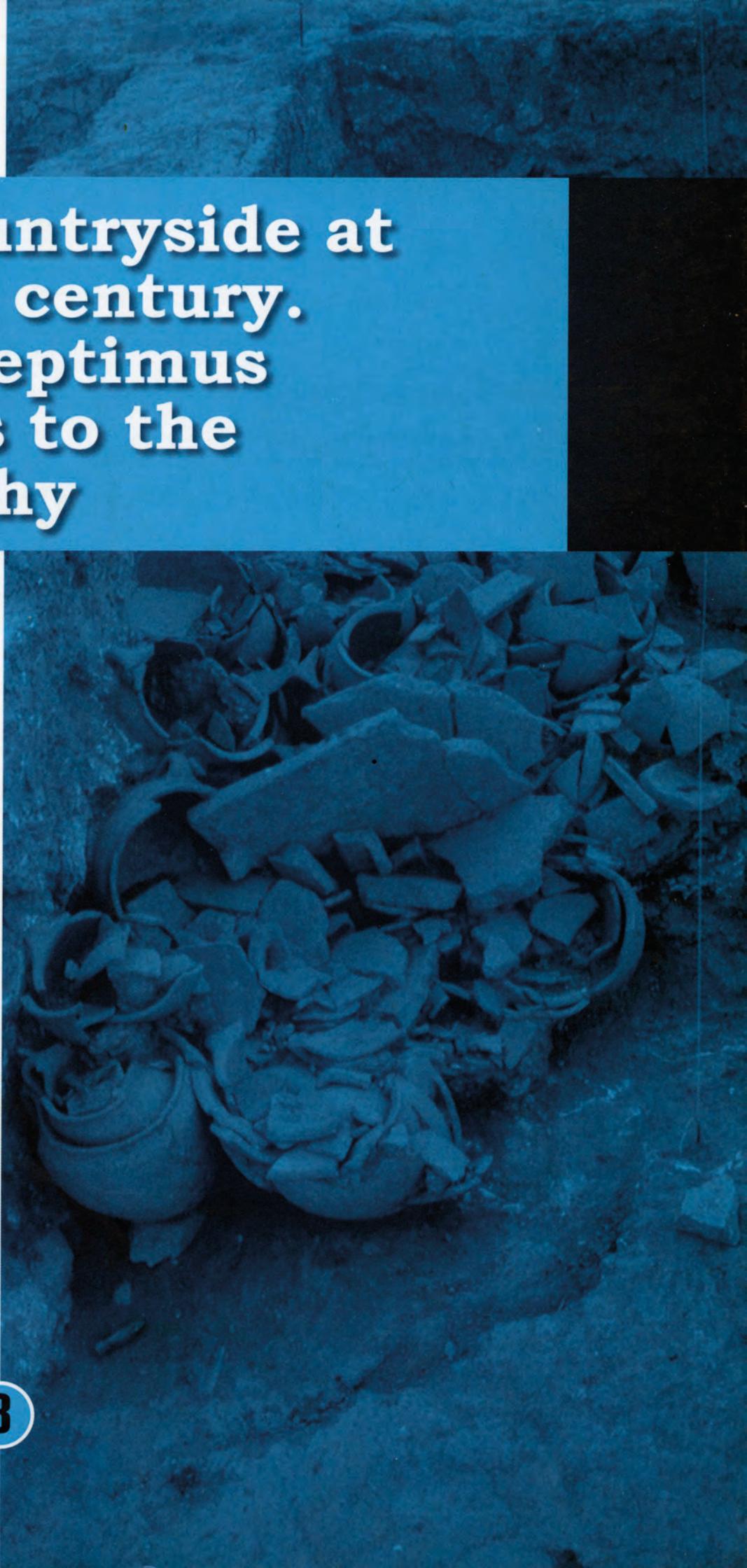


The countryside at the 3rd century. From Septimus Severus to the Tetrarchy

STUDIES ON THE
RURAL WORLD IN
THE ROMAN PERIOD

3



La villa de Saint-André de Codols (Nîmes, Gard) et la réorganisation du peuplement périurbain nîmois au IIIe s. ap. J.-C.

Hervé Pomarède

avec la collaboration de S. Barberan et L. Vidal (INRAP)

ABSTRACT

After Banyoles paper of 2005 dedicated to the romanisation of the countryside around Nîmes, this second part of the study attempts to measure the place occupied by the villa of Saint-André de Codols in periurban settlement after the 3rd century AD.

This study makes it possible to present the many recognised investigations made on the site and compare them with small farms from the period recently excavated in the sector. However, the organisation of periurban countryside remains complex to understand because there have been many changes since the end of the Higher Empire. The abandonment of many farms towards the end of the 2nd century or during the 3rd century and the far-reaching reorganisation of the urban habitat during this period are set alongside the development of the villa. All these indicators marked an important change in the periurban agrarian system.

KEY WORDS: romanisation, villa, Saint-André de Codols, periurban settlement, Nîmes, countryside, farms

RESUMÉ

Après la communication de Banyoles de 2005 consacrée à la romanisation de la campagne nîmoise, cette seconde partie de l'enquête tente de mesurer la place qu'occupe la *villa* de Saint-André de Codols dans le peuplement périurbain à partir du IIIe s. ap. J.-C.

Ce travail permet de présenter les nombreux investissements reconnus sur le site et de les comparer aux petites exploitations agricoles de cette période fouillées récemment dans ce secteur. L'organisation des campagnes périurbaines reste cependant complexe à appréhender car les changements intervenus depuis la fin du Haut Empire sont nombreux. L'abandon de plusieurs fermes vers la fin du IIe s. ou durant le IIIe s. et la profonde réorganisation de l'habitat urbain durant cette période sont mis en parallèle du développement de la *villa*. L'ensemble de ces indices marquerait une importante mutation du système agraire périurbain.

MOTS CLÉS: romanisation, villa, Saint-André de Codols, peuplement périurbain, Nîmes, campagnes, exploitations agricoles

1. INTRODUCTION : UNE ENQUÊTE DIACHRONIQUE SUR LES SYSTÈMES AGRAIRES PÉRIURBAINS

1. Des nuances sont cependant envisagées selon les régions (Raynaud *in* Fiches dir. 1996, 189-212). Sur l'histoire de la *villa* en Narbonnaise entre le milieu du Ier s. et le milieu du IIe s. ap. J.-C., voir notamment Pellecuer *in* Fiches dir. 1996, 289-290.

2. Un troisième cas est également envisagé au lieu-dit "Cimetière du Pont-de-Justice" où hypocauste et un chapiteau ionique ont été signalés au début du siècle dernier (Fiches dir., Veyrac dir. 1996, 497-498, notice 665).

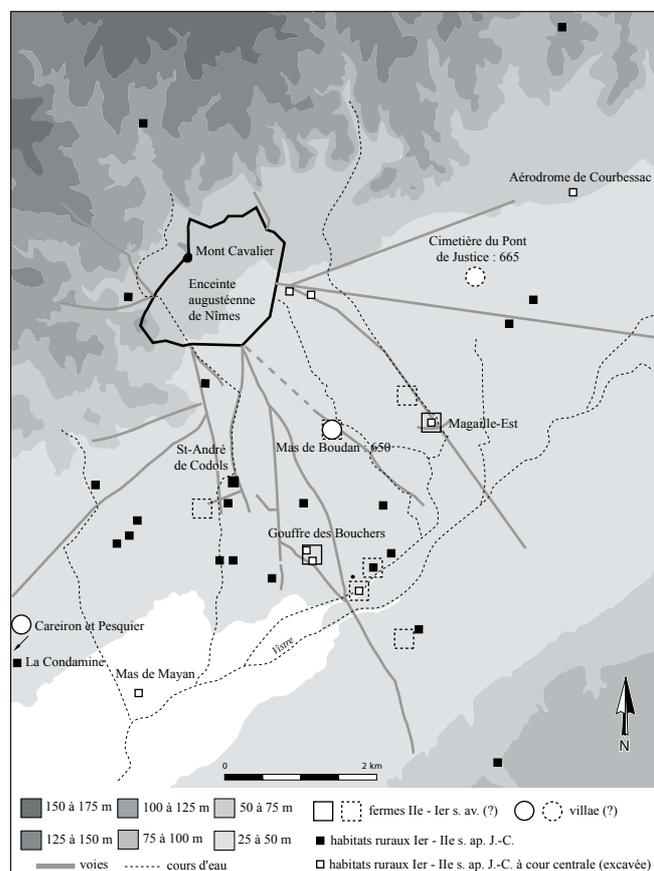
3. La présence d'un véritable quartier résidentiel reste incertaine dans cet établissement.

Lors de la Table Ronde de novembre 2005 de Banyoles, nous avons présenté en grandes lignes l'état de la recherche sur le peuplement et la romanisation de la campagne nîmoise entre le IIe av. et le IIe s. ap. J.-C. (Pomarède/Breuil 2006). On avait alors insisté sur la présence de fermes à enclos fossoyés datées des IIe-Ier s. av. J.-C. et sur l'augmentation du nombre d'établissements, notamment de petites fermes bâties en dur et à cour centrale, à partir de l'époque augustéenne et au début du Ier s. ap. J.-C. (fig. 1, fig. 2). Cette tendance rejoignant celle qui est mise en évidence dans de nombreuses régions de Narbonnaise¹ doit être confrontée à Nîmes avec une expansion notable de la surface de l'agglomération et avec le développement de l'exploitation de la campagne périurbaine, vue comme espace vivrier mais aussi comme lieu d'initiatives agraires.

Ce travail avait permis de souligner l'apparente rareté des grands domaines dans la proche périphérie de la ville du Haut Empire. En effet, on ne connaît que deux possibles *villae* de cette période² : celle du Mas de Boudan, située à 1,7 km au sud de Nîmes, dont la forme³ et la chronologie restent encore à préciser mais dont plusieurs corps de bâtiment et certains équipements hydrauliques furent fouillés en 2006 et 2007 (Escallon et al. 2006, Houix/Escallon 2007) ainsi que celle de Milhaud/Carreiron-et-Pesquier, installée à 6,5 km au sud-ouest de la ville. Pour cette dernière, les recherches menées de 2001 ont révélé un programme de construction original, daté de la première moitié du IIe s. Il est notamment marqué par l'aménagement d'une vaste cour à pavillons latéraux, d'un appartement réduit (intendance du domaine ?) équipé d'une salle mosaïquée ainsi que d'une aile rustique enfermant un puits imposant qui est associé à une

Figure 1. Nîmes en Narbonnaise occidentale (source M. Py/M. Feugère, CNRS).

Figure 2. Le peuplement périurbain nîmois entre le IIe av. et le IIe s. ap. J.-C. Durant le Haut Empire, l'habitat serait essentiellement composé de petites unités agricoles de moins de 1000 m² et de rares *villae*. Les terroirs entre le nord et le sud de l'agglomération apparaissent complémentaires. La fertilité de la plaine, le dense réseau de voies et l'héritage protohistorique pourraient expliquer la grande diffusion de l'habitat dans cette partie de l'espace périurbain (DAO. H. Pomarède, sources Inrap/PCR Nîmes).



norcia et à un système d'irrigation complexe (Conche *et al.* 2003, Conche *et al.* 2005). On peut également ajouter à ce bilan, la découverte d'un habitat groupé à Milhaud/La Condamine⁴. Cette petite bourgade antique, située dans la plaine du Vistre à 6 km au sud-ouest de Nîmes, occuperait près de 2 ha et son occupation, considérée comme continue, s'étendrait entre le milieu du Ier s. ap. et le début du Ve s. (Favory/Raynaud 2002, 586-592). Ce vaste établissement comme les petites annexes agricoles (fig. 3) dépendant d'exploitations rurales ou de certaines *domus* urbaines (Bel *et al.* 2005, Raynaud à paraître) permettent d'envisager que l'économie agricole de la région de Nîmes s'appuie, durant le Haut Empire, sur des systèmes agraires assez divers, parmi lesquels la grande propriété n'aurait qu'une place limitée.

Le cas de Saint-André de Codols reste assez particulier durant cette période. L'espace y est mis en valeur depuis la protohistoire et durant les IIe-Ier s. av. J.-C., mais le site n'est occupé qu'à partir des années 75-125 ap. J.-C. Jusque-là, l'exploitation du sol aurait donc pu dépendre d'une ferme plus distante ou avoir été organisée par la communauté urbaine agissant directement sur son espace vivrier⁵.

La nature des premières occupations du site, entre 75 et 125, ne reflète encore guère la présence d'une exploitation agricole (fig. 4). Les recherches ont surtout mis en évidence une voie aux abords de laquelle se déploient des carrières de terre et, plus au sud, un petit ensemble thermal vraisemblablement dédié à une population de passage (Pomarèdes *et al.* 1996).

L'état suivant, daté entre 125 et 225 ap. J.-C., est marqué par l'abandon de la plupart des carrières mais intègre le premier balnéaire (fig. 5). L'établissement apparaît encore largement conditionné par la présence de

4. Ce site a été découvert grâce aux prospections aérienne (en 1987) et pédestres (en 1991) de G. Chouquer et C. Raynaud et elle fut diagnostiquée en 2001 (Dumont 2001). Dans ce secteur de la Vistrenque, C. Raynaud signale l'existence de deux ou trois autres grands établissements, distants d'1 à 2 km, pouvant s'apparenter à de petits villages agricoles tout autant qu'à des *villae*.

5. Les fermes connues les plus proches se trouvent au Gouffre des Bouchers (Compan *et al.* 1993, Pomarèdes/Rascalou 2002) et au Mas des Abeilles (*inédit* : cf. Sauvage 1998 : 73) (cf. fig.2).

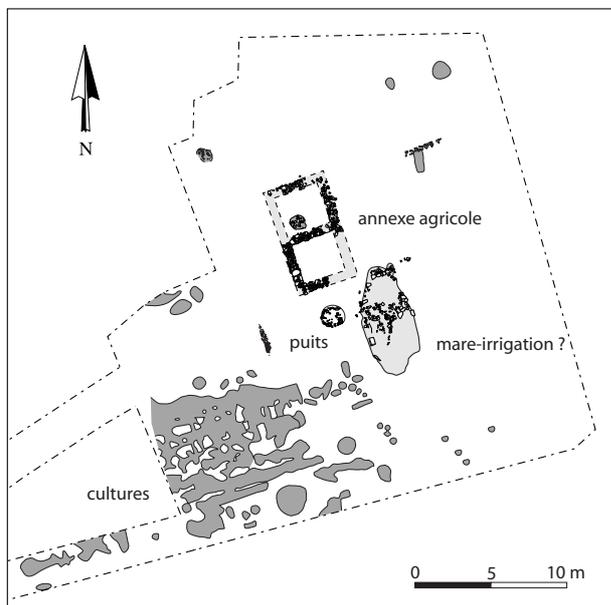


Figure 3. L'annexe agricole du chemin de Coudou (vers 75-125 ap. J.-C.) a été découverte à 300 m au sud-ouest de Saint-André de Codols. Elle comprend un petit bâtiment de 25 m² divisé en deux pièces, un puits et une mare dotée d'une marche ou d'une margelle. Au sud-ouest, des fosses de plantation de formes variées ont été localisées. Cet ensemble s'apparenterait à un jardin régulièrement travaillé et retourné pour le repiquage de plants et leur irrigation. Trois ou quatre autres annexes agricoles sont connues à l'heure actuelle dans la plaine de Nîmes (DAO. H. Pomarèdes d'après Hervé 1999).

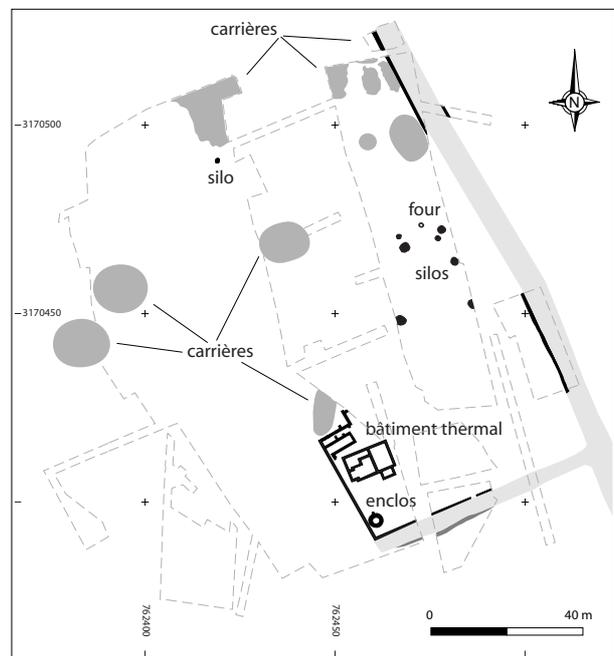
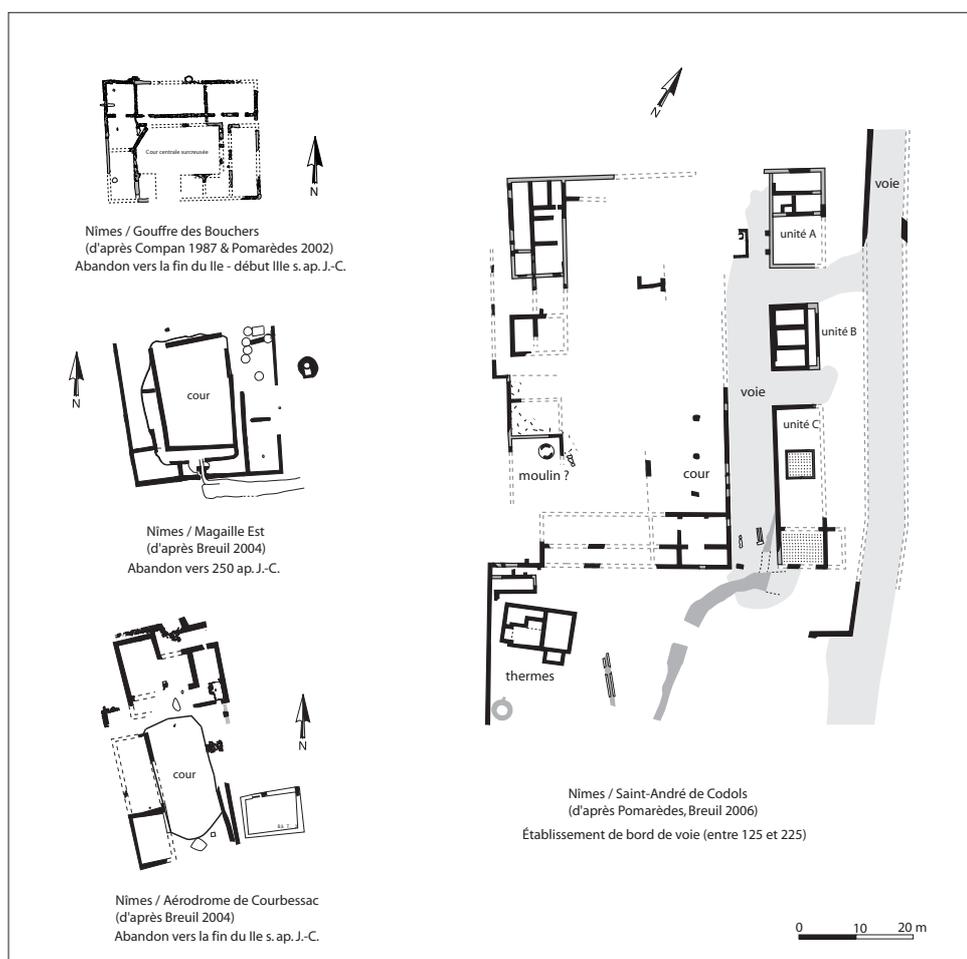


Figure 4. Les occupations de Saint-André de Codols vers 75-125 ap. J.-C. (DAO. H. Pomarèdes).

Figure 5.
L'établissement de Saint-André de Codols des années 125 et 225 ap. J.-C. occupe une surface de 5 à 6000 m². Il est organisé en trois grands ensembles distincts (thermes, bâtiments de service de bord de voie, habitat) qui formeraient un relais routier pouvant dépendre de la ville voisine. Vers 225-250, la grande *villa* lui succède. Jusque-là on ne peut affirmer la présence d'un centre domanial sur le site (DAO. H. Pomarède, sources Inrap/PCR Nîmes).



la route voisine. Les activités agricoles semblent encore discrètes : aucun chai ni aucune production vinicole ne sont encore clairement attestés. Par contre, on reconnaît des systèmes d'irrigation relativement importants, comme sur les *villae* de Milhaud/Careiron et Pesquier et du Mas de Boudan, ainsi que les indices de boucherie. En bord de voie, trois petites unités alignées et complémentaires les unes aux autres marquent quant à elles le développement d'activités de service (auberge ?, boutiques ou magasins, bains). Elles sont séparées des autres bâtiments par de larges circulations intérieures. On assimile cet ensemble à un lieu d'étape ou à un relais routier. La question d'une initiative privée ou d'un complexe dépendant de la ville voisine est ainsi posée.

2. LA SITUATION AU IIIE : UNE APPROCHE À NUANCER

6. Ces fouilles préventives ont été prescrites par le Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon (Ministère de la Culture). Réalisées par l'AFAN puis par l'INRAP, ces recherches intègrent les programmes de travail du Projet Collectif de Recherche "Espace rural et occupation du sol de la région nîmoise, de la Préhistoire récente à l'époque moderne".

Qu'il s'agisse de la ville ou des campagnes périurbaines, la documentation relative à cette période est bien moins importante que pour le Haut Empire. Le bilan envisagé pour la plaine de Nîmes s'appuie cependant sur quelques fouilles récentes⁶ dont certains résultats, repris ici dans leurs grandes lignes, éclairent des situations qui restaient jusqu'ici assez mal renseignées. En ville, les informations disponibles n'autorisent encore qu'un tableau très général. Après le premier quart du IIIe s., l'habitat privé se maintiendrait dans certains quartiers, seulement dans le cadre du bâti du Haut Empire. Pour l'heure, on enregistre aucune forme particulière d'enrichissement ni aucune construction nouvelle. Certains édifices publics seraient entretenus (Source de la Fontaine, Maison Carrée, amphithéâtre, *schola* des AGF...), pendant un temps alors que d'autres,

comme les thermes publics de la ZAC des Halles, seraient abandonnés dès la fin du IIe ou au début du IIIe s. Au IVe s., les observations sont similaires à celles qui prévalent au IIIe s., mais de nouveaux quartiers commencent à être désertés (Monteil 1999, 429-436, Bel *et al.* 2005)⁷.

2.1. Perception des grandes tendances dans la plaine de Nîmes

Dans la plupart des habitats ruraux étudiés ces dernières années dans la plaine nîmoise, la fin du IIe s. et les premières décennies du IIIe s. montrent des situations contrastées. Ce constat, sur lequel on reviendra plus en détail, rejoint bon nombre d'observations qui ont été faites dans les campagnes de Narbonnaise, le plus souvent à échelles élargies, et qui tendent à assimiler ces quelques décennies aux premiers temps d'une des principales phases de mutation socio-économique de la province (Fiches dir. 1996).

À Nîmes, on peut effectivement observer une décreue notable du nombre de sites encore en activité au IIIe s. par rapport aux deux premiers siècles de notre ère pris dans leur globalité (fig. 6).

Mais les précisions apportées par certaines recherches récentes permettent de nuancer cette première vision probablement trop caricaturale (fig. 7). Le regard que l'on peut par exemple porter aujourd'hui sur l'habitat

7. La fin du IVe et le Ve s. voit ce processus s'accroître et aboutir à des modifications profondes et durables du tissu urbain. De vastes parties de la ville seraient progressivement abandonnées, les monuments publics seraient désaffectés ou détruits. L'agglomération finit sans doute par se cantonner pour l'essentiel dans l'emprise de la future ville médiévale. Pourtant, Nîmes devient le siège d'un évêché dans la seconde moitié du IVe s. au plus tard.

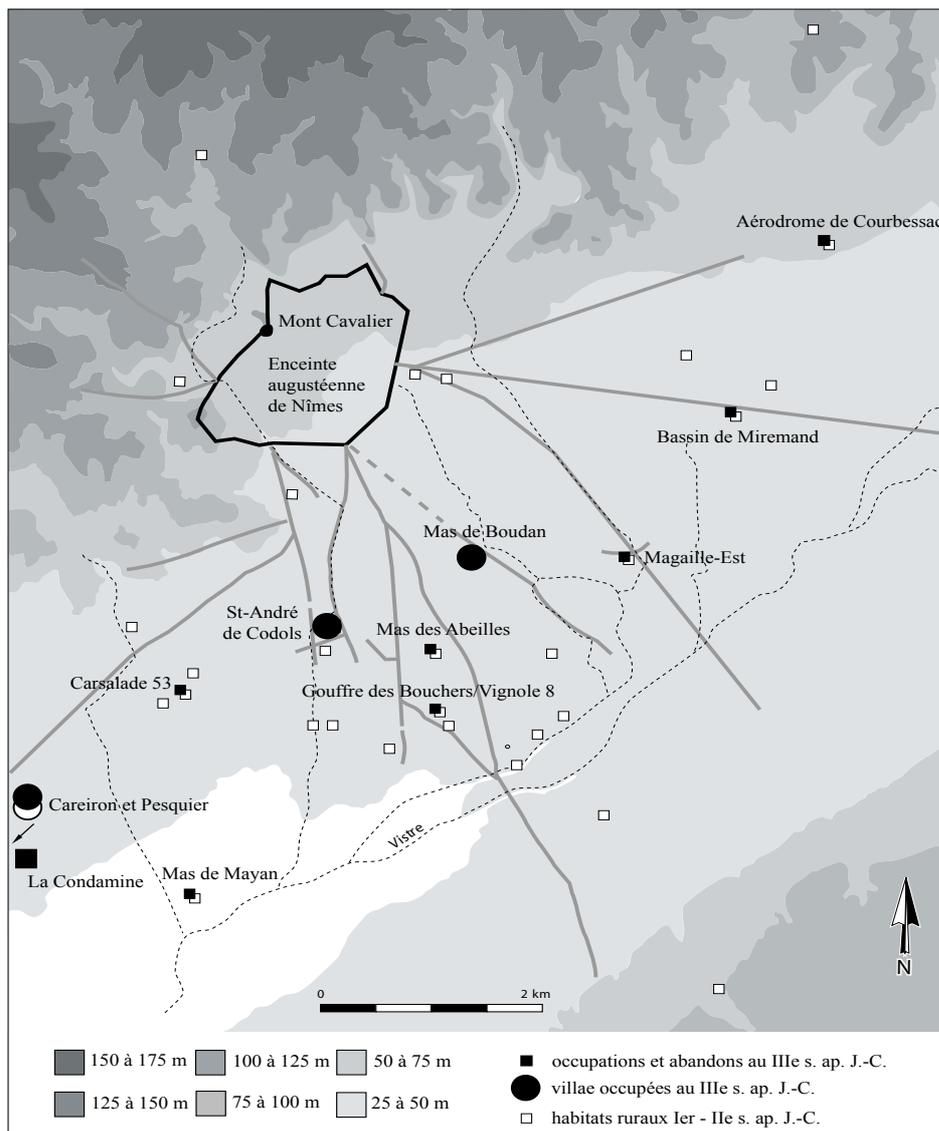


Figure 6. La situation dans la plaine de Nîmes au IIIe s. doit être nuancée. En effet, l'ensemble des cas de figures sont représentés : abandons des sites du Gouffre des Bouchers, de Courbessac ou de Magaille Est, réoccupation du Mas de Mayan, investissements ou développements sur les sites de Carsalade 53, de Saint-André de Codols ou encore de Milhaud/Careiron et Pesquier (DAO. H. Pomarède, sources Inrap/PCR Nîmes).

périurbain de la période flavienne et des premières décennies du II^e s. ap. J.-C. (au cœur du Haut Empire donc) fait valoir des situations tout aussi “tranchées”.

On observe en effet l’abandon, entre les années 80 et la fin du I^{er} s. ap., de plusieurs habitats, en campagne (Mas de Mayan) comme aux Portes de la ville (Rue Séguier, ZAC des Carmes/habitat A). En parallèle, on note l’implantation des carrières et du premier balnéaire de Saint-André de Codols et l’aménagement de la petite annexe du Chemin de Coudou. Durant les premières décennies du II^e, on enregistre les premiers investissements importants sur la *villa* de Milhaud/Careiron et Pesquier (entre 100 et 150), la fondation du grand établissement de bord de route de Saint-André de Codols vers 125, l’abandon rapide de l’annexe du Chemin de Coudou puis de la seconde unité d’habitation de la ZAC des Carmes/habitat B (vers 150)...

Ce seul exemple invite donc à porter un regard nuancé sur les dynamiques du peuplement périurbain. Son étude dans la longue durée, plus encore que celle de la ville, doit donc intégrer et replacer les cas d’abandon, de permanence ou d’investissement dans le cadre d’une évolution continue marquée par la diversité et la mobilité de l’habitat.

Si l’on revient à la période qui nous intéresse, ces contrastes semblent cependant prendre plusieurs formes.

Les quelques annexes agricoles localisées dans la plaine (au Mas Neuf, à Carsalade “53” ou au Chemin de Coudou) auraient toutes disparu dès avant la fin du II^e s. Elles correspondraient en cela à l’une des particularités du réseau de sites et du système agraire du Haut Empire. Les petites exploitations à cour centrale, emblématiques de l’expansion de l’habitat rural du I^{er} s. et apparemment peu sensibles aux “mouvements” de la période flavienne et du début du II^e, périclitent progressivement. C’est notamment le cas de la ferme de Courbessac (Breuil/Dumont 2005), désertée vers la fin du II^e et de celles du Gouffre des Bouchers, de Magaille Est (Pomarèdes/Breuil 2006) et du Mas de Miremand⁸ dont les abandons pourraient s’échelonner entre la fin du II^e et les trois premiers quarts du III^e s. À l’inverse, les deux *villae* du Mas de Boudan et de Milhaud/Careiron et Pesquier maintiendraient leurs activités dans cet intervalle, en bénéficiant (au moins à Careiron et Pesquier) de transformations et d’adjonctions, signes possibles d’épanouissement, de réussite économique et de retours d’investissement.

2.2. Des petites exploitations au Mas de Mayan et à Carsalade “53”

La création de nouveaux établissements, parallèlement au cas de Saint-André de Codols, semble pouvoir être envisagée. Ces situations apparaissent cependant particulières puisqu’il s’agit de réoccupations de sites antérieurs. Force est donc de constater que pour l’heure, aucune fondation *ex nihilo* n’est précisément attestée dans notre secteur d’étude.

2.2.1. Le Mas de Mayan

- Au Mas de Mayan (fig. 8), on a pu dégager en 2001 les ailes nord et ouest d’une ferme caractérisée par une cour intérieure. Cette unité agricole dont la superficie est évaluée à 1000 m²⁹ aurait été implantée au début du Haut Empire. Le premier temps d’occupation s’interromprait vers la fin du I^{er} s. ap. J.-C. Après une période de latence couvrant le II^e s., cette ferme serait réinvestie et occupée jusque dans le courant de la première moitié du Ve s. ap. J.-C.¹⁰ Comme au I^{er} s., les constructions seraient organisées autour de la cour centrale. Les aménagements intérieurs restant très discrets, la fonction de l’établissement est demeurée incertaine à l’issue de la fouille. La position du site sur des terres alluviales caractérisées

8. L’établissement du Mas de Miremand n’a fait l’objet, pour l’heure, que de sondages menés préalablement à l’aménagement de bassins liés au Plan de Protection Contre les Inondations (PPCI) de la ville de Nîmes (Hasler et al. 1999). Il se situe à 3 km à l’est de l’enceinte augustéenne de la ville et à 4,1 km environ de Saint-André de Codols. Il est desservi par une voie nord-sud perpendiculaire et en lien avec la Voie Domitienne. Ses formes exactes et ses fonctions demeurent inconnues mais son emprise peut être estimée à près de 1600 m². L’essentiel de son occupation apparaît être centrée sur les I^{er} et II^e s. ap. J.-C. Cependant, les ultimes niveaux reconnus font valoir un abandon dans le courant du III^e s. (entre 200 et 275). En l’état des connaissances, l’établissement du Mas de Miremand peut donc faire partie des exploitations du Haut Empire dont l’occupation se prolonge quelque peu après la fin du II^e s.

9. Ce site se trouve à environ 3 km au sud-ouest de la *villa* de Saint-André de Codols et à 4,8 km de la ville antique. Il est localisé en rive droite du Vistre, à 400 mètres de son cours actuel. Il est installé dans une ancienne zone humide, drainée de longue date.

10. Le mobilier étant essentiellement daté des III^e et IV^e s.

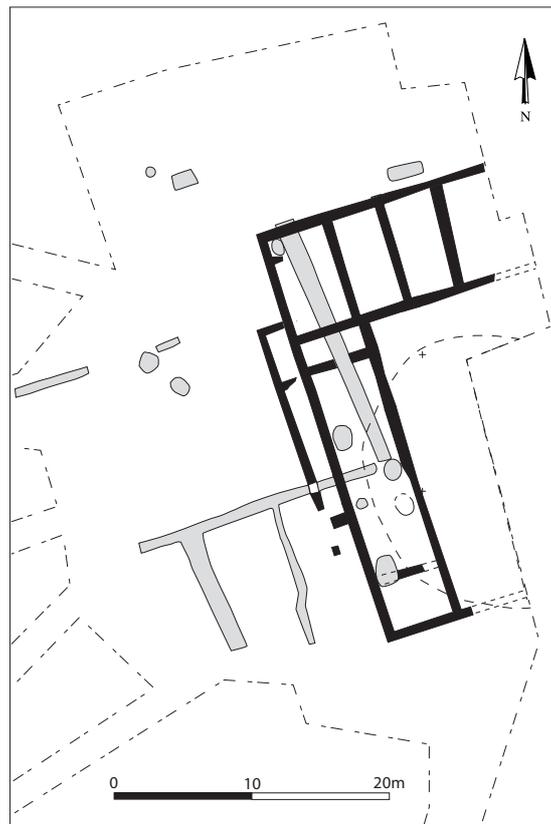


Figure 8. Le site du Mas de Mayan serait bâti au Ier s., abandonné au IIe et réoccupé durant les IIIe et IVe s. (DAO. H. Pomarède d'après Meffre 2002).

par des sols profonds et la découverte d'une sonnaille de bovin ont seulement permis de proposer une économie agraire fondée sur la pâture et les cultures céréalières. Quant à l'hypothèse envisageant la présence d'une métairie (Meffre 2002, 41), elle ne pourra être vérifiée par l'archéologie.

2.2.2. La ferme de Carsalade "53"

- Le second établissement pris en compte est celui de Carsalade "53" (Vidal *et al.* 2005)¹¹. Avant le début du Haut Empire, l'espace est ici divisé en parcelles plantées de vignes. Deux modestes bâtiments de moins de 100 m² (dont le bâtiment 1, fig. 9), deux puits successifs et une fosse d'extraction de terre sont aménagés au début du Ier s. ap. J.-C.

11. Ce site, fouillé en 2001, se trouve à environ 2,8 km au sud-ouest de l'enceinte augustéenne et à 1,7 km à l'ouest de Saint-André de Codols. Il est installé sur le piémont des garrigues, à une altitude moyenne de 30 m NGF, dans un contexte sédimentaire marqué par des limons bruns (lœss).

12. Seuls trois *dolia* furent localisés. Des pépins de raisins carbonisés furent retrouvés dans le comblement de l'un d'eux ce qui a permis d'orienter l'interprétation. Plus largement, la surface occupée par ces installations de production ne laisse que peu de place, en rez-de-chaussée, aux pièces d'habitat (pièces 3, 4, 7 et 9 ?). Celles-ci pourraient donc se situer en partie à l'étage.

Ces vestiges, composant vraisemblablement l'ossature de deux annexes agricoles mitoyennes, sont à l'origine d'une exploitation agricole assez modeste. Vers la fin du IIIe ou au début du IVe s. Les constructions ont déjà été agrandies à plusieurs reprises et s'organisent, ici aussi, autour d'une petite cour intérieure. L'établissement ne couvre cependant que 700 m². Les salles nord et est accueillent un pressoir à levier et treuil (pièces 5 et 6), un fouloir et une cuve de réception des jus (pièce 1) ainsi qu'un petit chai renfermant des *dolia*¹². Ces investissements, certes proportionnés à la taille de l'exploitation, sont tout de même remarquables. Ils marquent en effet une intention de production relativement ambitieuse et illustrent du même coup la place que pourrait conserver la petite exploitation dans l'économie locale du Bas Empire.

2.3. Saint-André de Codols et le développement d'une grande propriété

2.3.1. De l'espace agraire

À Saint-André de Codols comme dans l'ensemble de la plaine de Nîmes, la mobilité et le devenir des réseaux parcellaires du Haut Empire restent à étudier dans le détail mais il semble qu'une grande partie du découpage de l'espace de cette période ne soit plus effective après le IIe s. ou le IIIe s. ap. J.-C. Autour de la *villa*, on note ainsi un exemple patent de profonde restructuration foncière. À une centaine de mètres à l'ouest du nouveau centre domanial, on a pu observer le comblement de nombreux fossés et l'abandon de parcelles agricoles et d'un élément de bornage au profit d'une nécropole (fig. 10). Ailleurs, la question de l'exploitation des terres situées autour des petites fermes à cour centrale abandonnées à la fin du IIe et durant le début du IIIe s. entraîne d'autres interrogations. Ces propriétés foncières sont-elles totalement en friches à l'image des bâtiments qui en assuraient la gestion ? L'habitat s'est-il simplement déplacé de quelques



dizaines de mètres et en a-t-on perdu la trace ? Ne doit-on pas s'interroger, comme au Gouffre des Bouchers, sur le transfert de terres ou d'une partie de celles-ci vers la nouvelle villa de Saint-André de Codols ?

2.3.2. La villa du IIIe et du début du IVe s.

La villa de Saint-André de Codols fut érigée au plus près de la voie qui avait conditionné la position et l'organisation de l'établissement du IIe s. Le chantier, engagé durant les premières décennies du IIIe s., entraîne la démolition des constructions existantes à l'exception des bains qui sont intégrés au nouveau projet. L'héritage des constructions du Haut Empire ne transparaît donc qu'en ce point ainsi que dans l'orientation générale des nouveaux corps de bâtiment qui s'appuient sur les lignes de force antérieures (fig. 11).

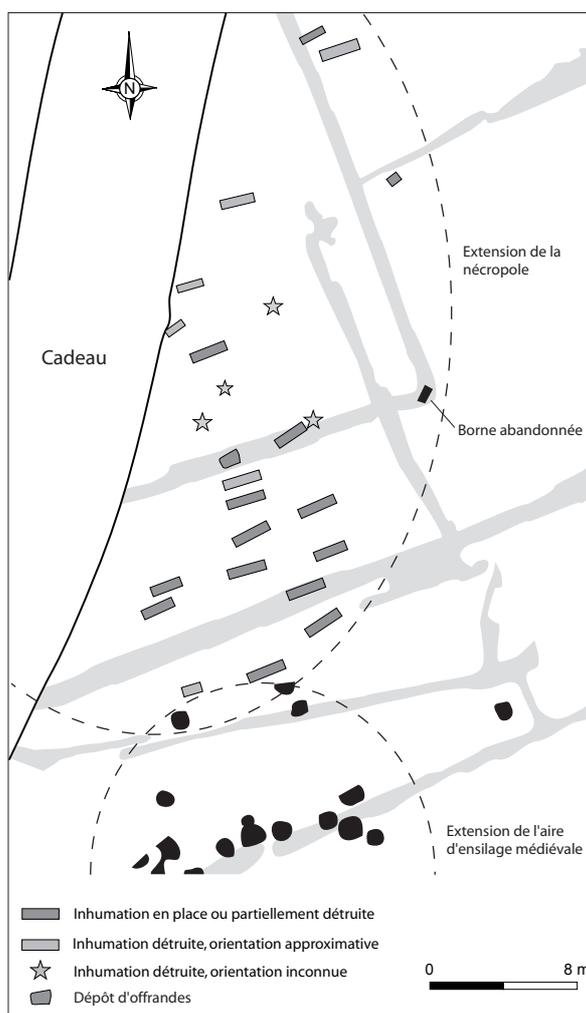


Figure 9. La ferme de Carsalade "53" (d'après Vidal et al. 2005). Les équipements de production vinicole font partie des principaux investissements des IIIe et IVe s. (DAO. H. Pomarès d'après Vidal et al. 2005).

Figure 10. Seule la partie méridionale de la nécropole de Saint-André de Codols a été dégagée. On y compte une vingtaine de tombes à inhumation et un cénotaphe. Durant le Moyen âge, ce secteur change une fois de plus de fonction. Plusieurs dizaines de silos sont aménagés sur les marges de l'ancien cimetière et témoignent de la présence d'un nouvel habitat dans ce secteur (DAO. H. Pomarès).

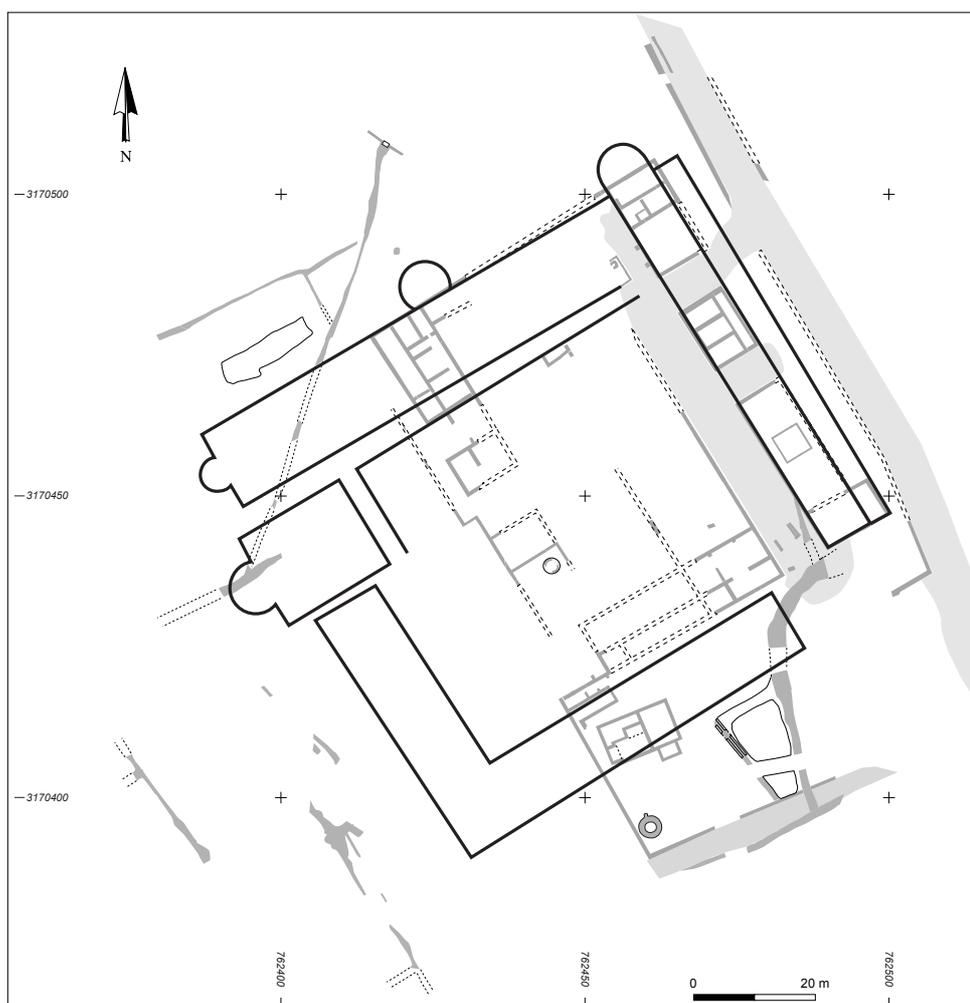


Figure 11. Les grandes lignes de force de la villa de Saint-André de Codols du III^e s. ap. J.-C. et leur emprise par rapport aux constructions antérieures (DAO. H. Pomarède).

Ce premier chantier est suivi durant le IV^e s. par quelques constructions qui renforcent l'apparat de la partie résidentielle de la *villa* sans remettre en question son organisation première (fig. 12). Ces travaux marquent l'importance accordée au domaine par ses propriétaires successifs et illustrent un contexte socio-économique favorable.

La grande demeure du III^e et du début du IV^e s. se décompose en quatre grandes ailes réparties sur les côtés d'une cour centrale. Celle-ci se développe sur près de 3600 m² et est assimilable à une vaste esplanade vers laquelle l'ensemble des constructions apparaît tourné.

À la lecture de leur plan, les ailes nord et est peuvent être assimilées à la *pars urbana*. Cependant, il est vraisemblable que les appartements soient situés aux étages et qu'une grande partie du rez-de-chaussée soit composée d'entrepôts dédiés au stockage de certaines récoltes, de salles techniques (couloirs et escaliers...) et de quelques pièces de réception (notamment les salles 1, 2 et 3). La partie sud de l'aile ouest accueillerait quant à elle l'ensemble thermal hérité de l'établissement antérieur. Ce secteur serait donc certainement dépourvu d'étage (fig. 13). Les ailes ouest et sud correspondent en grande partie à des bâtiments agricoles. Elles accueillent les principaux équipements de transformation des récoltes (cuve, base d'un fouloir, fondation de blocs d'assises de deux pressoirs). Ceux-ci semblent faire une large part à la vinification (salles 26, 30 et 31). En l'absence de *dolia* dans les salles de stockage (notamment les pièces 24, 25, 36), on doit cependant convenir que la *cella vinaria* de Saint-André de Codols fut équipée de tonneaux. La typologie et les capacités

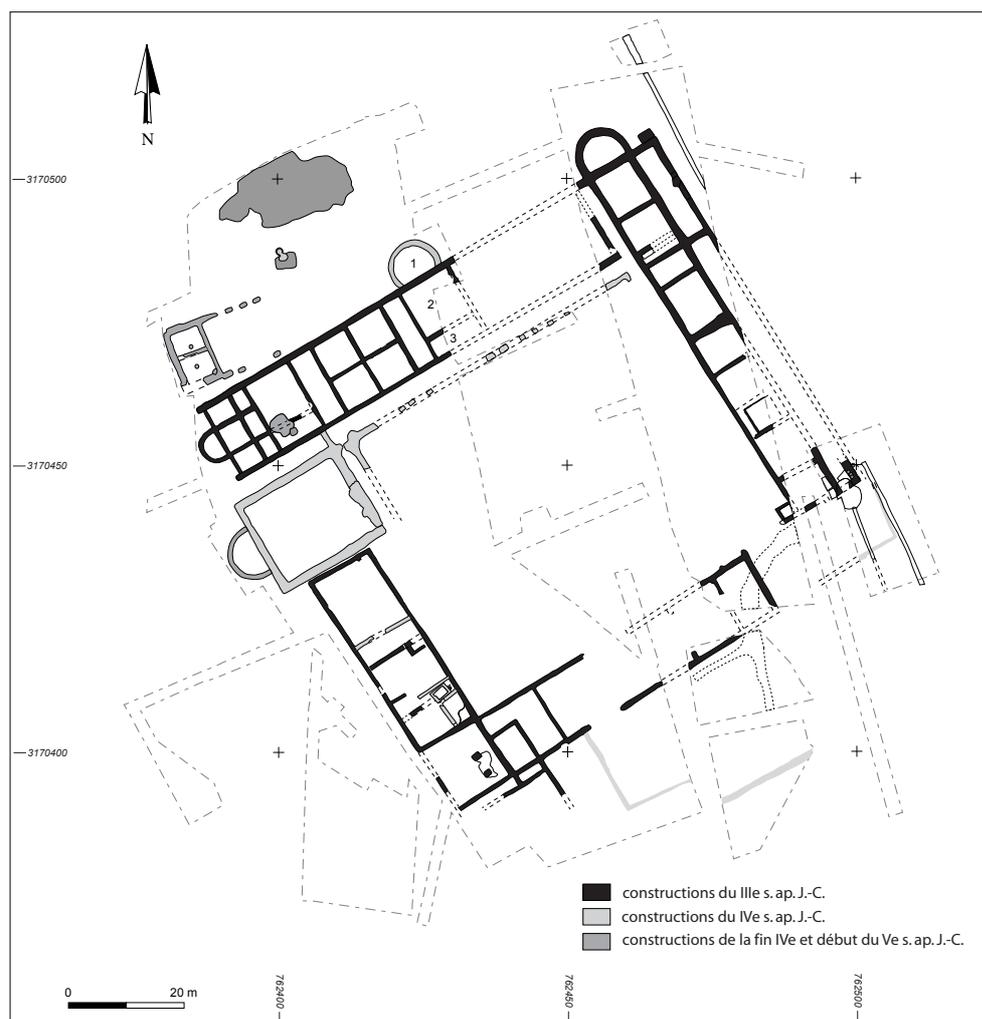


Figure 12. Chronologie des différents chantiers dans la villa de Saint-André de Codols (DAO. H. Pomarède).

13. En gaule, l'usage du tonneau dans le cadre du commerce, du transport et de la production vinicole, se développe à l'époque impériale. La tonnellerie apparaît très active dans la région lyonnaise (à partir de la période augustéenne et durant le 1er s.) pour le conditionnement de vins importés, en amphores et dolia, destinés aux troupes stationnées sur le limes germanique. Elle s'étend également aux régions viticoles où les dolia ne sont pas ou peu utilisés : le Bordelais et l'Aquitaine, l'estuaire de la Loire, la Bourgogne et, à partir du IIIe s., le pays mosellan. Les recherches récentes de M. Passelac tendent à montrer qu'une situation similaire doit être envisagée dans le Toulousain et la région de Castelnaudary (Aude), aux franges de la région méditerranéenne (Passelac 2007).

moyennes de ces vaisseaux ont été étudiées par E. Marlière (Marlière 2001, 181-201). Celle-ci envisage une classification distinguant cinq catégories de récipients, des tonnelets de quelques litres jusqu'aux foudres d'une capacité de 750 à 1440 litres¹³. C'est peut-être sur ces derniers modules qu'il faut s'appuyer pour tenter d'évaluer les capacités de Saint-André de Codols. L'exercice demeure cependant des plus difficiles. L'encombrement au sol de chaque tonneau, leur empilement sur deux à trois rangs (Passelac 2007, 131) ou encore les dégagements nécessaires à leur manutention sont autant d'obstacles à une estimation moyenne. Les travaux que l'on mène actuellement sur les capacités de stockage du domaine s'appuient sur deux modes de calculs différents (nombre minimum de tonneaux d'après un gabarit ou estimation de la surface moyenne d'encombrement par tonneau).

Pour le IIIe s., on estime ainsi que les chais de la villa ont pu accueillir entre 276 et 344 tonneaux pour une capacité de stockage totale comprise entre 2070 et 4472 hectolitres. Sans entrer dans le détail des calculs, on suppose que ces volumes pourraient correspondre à un vignoble de 35 à 150 hectares. Ces valeurs pourraient être cependant divisées par deux si l'on admet la mise en réserve de deux vendanges comme cela est envisagé dans le cadre de la villa de Loupian/Les Prés Bas (Pellecuer 2000, 293). La confrontation entre les entrepôts situés en rez-de-chaussée des ailes septentrionales et la *cella vinaria* des ailes méridionales suscite d'autres questions sur l'envergure et la diversité des activités économiques de la

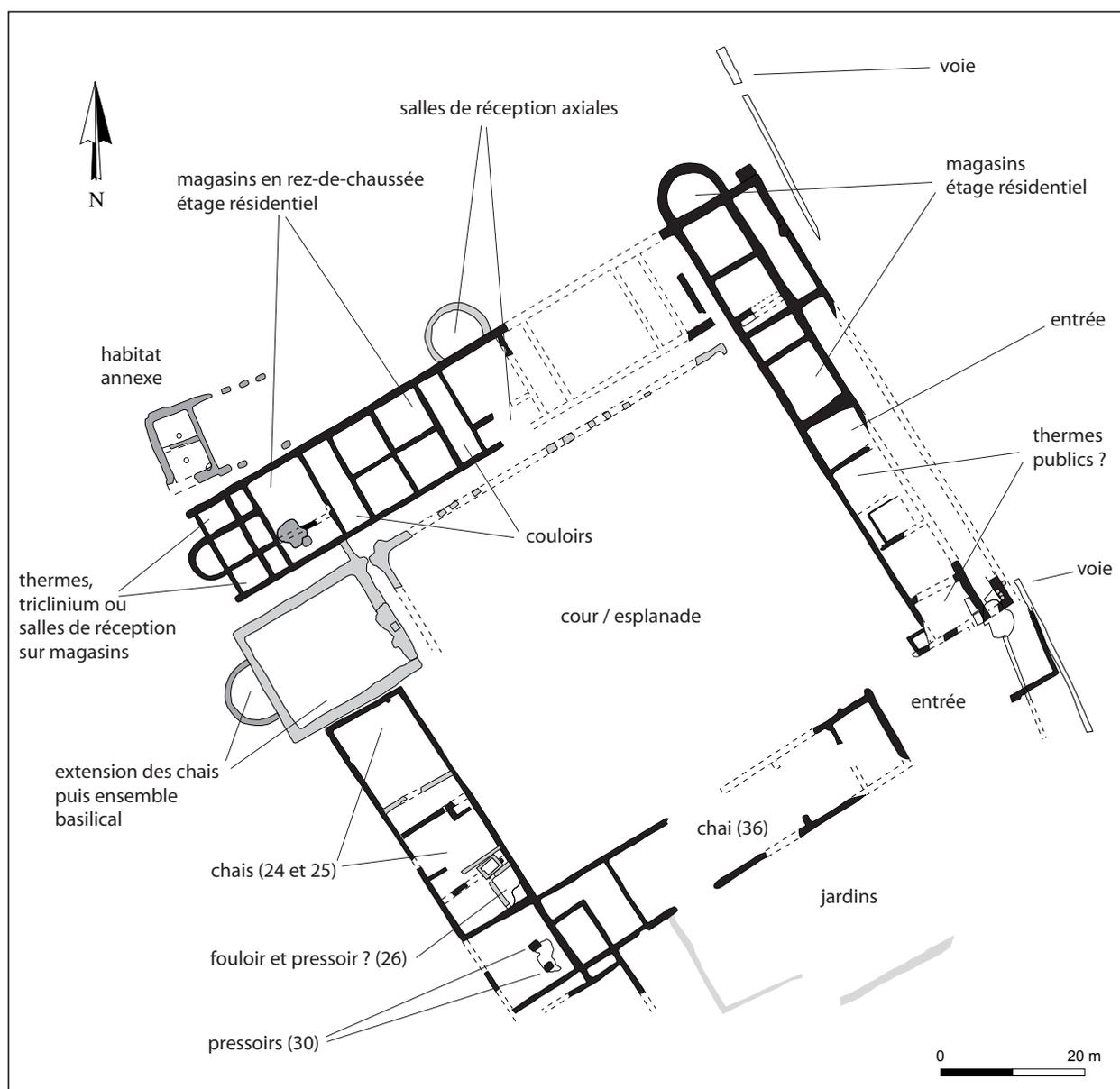


Figure 13. Principales fonctions des salles et espaces dans la villa de Saint-André de Codols (DAO. H. Pomarède).

*villa*¹⁴. On peut en premier lieu opter pour que ces magasins soient affectés, eux aussi, au stockage du vin. Cette hypothèse est difficile à étayer compte tenu de leur position à distance des pressoirs logés dans l'aile sud. Leur cloisonnement, leurs dimensions et leur accessibilité paraissent en effet peu appropriés à la manutention des tonneaux. Ils ne sont donc pas les mieux adaptés à la resserre du vin hormis, peut-être, de celui conditionné en amphores (vieillessement ?) ou de ceux importés ou négociés sur les marchés locaux.

14. Ces locaux de stockage couvriraient 580 m² répartis comme suit : 350 m² dans l'aile nord (salles 5 à 8, pièces 11 et 12, salles 13 à 18 et abside 19) ; 230 m² dans la partie nord de l'aile orientale (salles 44, 47, 48, abside 49 et pièce 52).

Par déduction, on serait donc tenté de replacer la production vinicole de la *villa* dans le cadre d'une économie domaniale plus diversifiée. Toujours très complexe à restituer (données et observations souvent lacunaires, degré de fiabilité des modèles), celle-ci intègre cependant invariablement, quand elle est abordée, une production céréalière apte à assurer l'autosuffisance alimentaire du personnel et des résidents du domaine, à garantir la quantité de semences nécessaires annuellement et enfin à produire d'éventuels surplus commercialisables (Pellecuer 2000, 326 et suivantes). On envisagera donc que ces entrepôts aient pu servir au stockage du

grain. À l'image des *horrea* de la villa portugaise de Sao Cucufate établis sous l'étage résidentiel (Alarçao *et al.* 1990), ces magasins apparaissent convenablement adaptés à une surveillance accrue de ces récoltes, indispensables à la bonne marche de l'exploitation. Ils permettraient en outre la resserre de nombreuses autres productions essentielles à la main d'œuvre domaniale, au commerce local ou encore à l'approvisionnement du marché comme de la ville. Enfin, on ne peut exclure que ces magasins ne soient en partie liés à des collectes en nature résultant par exemple d'un faire-valoir indirect (métayage), souvent envisagé dans la littérature archéologique de la région, ou du développement de la fiscalité (annone). Tout au long du IV^e s. voire au début du V^e s., les réalisations architecturales ainsi que les activités de production (au moins viticoles) de la villa sont encore amplifiées. On observe par exemple l'édification d'un vaste bâtiment à abside dans l'aile ouest et l'aménagement d'un portique sur la façade méridionale de l'aile nord¹⁵. La fréquence relative des investissements, les proportions générales de la villa, ses équipements de réception et sa situation à proximité de la ville ont donc permis d'envisager le lieu de résidence d'un propriétaire fortuné, membre de l'aristocratie locale (Pellecuer / Pomarède 2001).

Les comparaisons avec d'autres grandes propriétés productives demeurent, pour l'heure, très limitées dans nos régions. Pour s'en tenir ici à la plaine de Nîmes, seule la villa de Milhaud/Careiron et Pesquier semble faire l'objet d'investissements répétés dans le cadre de sa structure de production¹⁶. En l'absence de fouilles étendues, son importance demeure cependant difficile à estimer. Tout au plus note-t-on la création de deux petits chais vinicoles équipés de *dolia* (Conche *et al.* 2003).

3. CONCLUSION

Pour conclure, on peut souligner en premier lieu l'apport notable de certaines fouilles récentes à l'étude du peuplement des campagnes périurbaines des III^e et IV^e s. En contrepoint des recherches menées à Saint-André de Codols, celles-ci mettent en évidence en effet la présence de petites exploitations agricoles en périphérie de la ville et permettent d'envisager un éventuel redéploiement de ce type d'établissement en parallèlement au développement de certaines *villae*.

L'analyse du site de Carsalade "53" permet aussi d'apprécier certains investissements dans les équipements de production et de constater la part non négligeable qu'occuperait la viticulture dans une partie de ces établissements. Cet exemple comme celui du Mas de Mayan nous interroge également sur les modalités de réoccupation de constructions antérieures et sur d'éventuels changements de systèmes agraires dans l'emprise d'anciennes propriétés.

L'organisation de ces campagnes périurbaines n'en demeure pas moins complexe à appréhender si l'on tient compte de l'abandon, entre la fin du II^e et la première partie du III^e s., des petites fermes à cour centrale édifiées au début du Haut Empire (Courbessac, Mas de Miremand, Magaille Est ou encore le Gouffre des Bouchers). Est-ce la grande propriété associée à un agro-système extensif qui porte un coup d'arrêt à ces entreprises plus modestes ? L'enrichissement de *villae* comme Saint-André de Codols en est-il une des conséquences directes ? Les faits invitent effectivement à faire des parallèles mais le faible nombre de *villae* productives dans la plaine ne semble pas pouvoir expliquer l'ensemble du phénomène. Ne faut-il pas alors postuler pour qu'une partie de ces abandons apparents soit associée au développement d'autres modes de cultures dans lesquels une partie de l'habitat urbain pourrait jouer un rôle ? Dans cette hypothèse, cet habitat urbain pourrait donc correspondre au siège d'exploitation

15. Durant la première moitié du Ve s., la villa traverse par contre une période de repli mais l'entretien de certaines infrastructures de production est avéré. La fabrication de vin semble toujours assurée pendant un temps. Un nouveau bâtiment ainsi qu'une petite unité artisanale équipée d'un four sont édifiés sur les marges de l'aile nord avant le milieu du siècle.

16. La datation de ces équipements (entre 275 et 450 ap. J.-C.) demeure malheureusement trop lâche pour intégrer sans détours ces derniers à la présente enquête centrée sur le III^e s.

dont les terres se situent dans le *suburbium*. Celles-ci n'accueilleraient en conséquence que des équipements agricoles limités, plus légers ou plus mobiles que précédemment, et qui seraient en conséquence plus difficiles à appréhender par l'archéologie.

Bien que complétant notre perception de l'espace agraire périurbain, les données et les réflexions rassemblées pour cette période ne peuvent masquer les limites de la recherche actuelle. Si l'on note parfois des transformations importantes et de possibles rapports de hiérarchie, notamment celles mises en lumière par la *villa* de Saint-André de Codols, il reste très difficile de faire la part exacte entre les cas de profondes réorganisations et les situations de continuité. Enfin, cette enquête aura permis de rappeler les relations évidentes mais éminemment complexes entre la ville de Nîmes et la campagne environnante.

BIBLIOGRAPHIE

- ALARCÃO, J., ETIENNE, R., MAYET, F. avec la collaboration de BOST, J.-P., CHARPENTIER, G., MANTAS, V., PEREIRA, I. et SILLIÈRES, P. 1990, Les villas romaines de São Cucufate (Portugal), Ed. De Boccard, Paris, 336 p., 164 fig.
- BEL, V., BREUIL, J.-Y., MONTEIL, M., POMARÈDES, H., avec la collaboration de SAUVAGE, L., VIDAL, L. 2005, Réflexions sur une ville et sa proche campagne dans l'Antiquité : le cas de Nîmes, Gard, *Hommages à Philippe Leveau*, Editions Ausonius, Bordeaux.
- BREUIL, J.-Y., DUMONT, A. 2005, Occupation néolithique et habitat du Haut Empire de l'aérodrome de Courbessac à Nîmes (Gard). *Document Final de synthèse de fouilles archéologiques préventives*, INRAP, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, 2005.
- SAUVAGE, L. 1998, Bilan Scientifique Régional 1997, Montpellier, Direction Régionale des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, Service Régional de l'Archéologie, Sous Direction de l'Archéologie.
- COMPAN, M., PELLECUER, C., POMAREDES, H. 1993, Le Gouffre des Bouchers, *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*. Volume 1, Ed. A.P.D.C.A, Juan-les-Pins.
- CONCHE, F., GUILLAUME, M., PLASSOT, E. 2003, Careiron et Pesquier, Lycée 2 à Milhaud (Gard). *Document Final de Synthèse de fouilles archéologiques préventives*. INRAP, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon.
- CONCHE, F., PLASSOT, E., PELLECUER, C. 2005, Puiser, élever et distribuer l'eau dans la villa de Careiron et Pesquier à Milhaud (Gard), premiers commentaires. In : BOUET, A. *Aquam in altum exprimere. Les machines élévatrices d'eau dans l'Antiquité*. Actes de la journée d'études du 13 mars 2003, Bordeaux, Ausonius (Scripta Antiqua 12), 69-84.
- DUMONT, A. 2001, La Condamine à Milhaud (Gard), *Document Final de Synthèse de diagnostic archéologique*, AFAN, SRA du Languedoc Roussillon, Montpellier.
- ESCALLON, G. dir., BARBERAN, S., BEL, V., FURESTIER, R., CHEVILLOT, P., HOUIX, B., PELLÉ, R. 2006, Les fouilles du Parc Georges-Besse 2 à Nîmes (Gard). Occupations néolithiques, Bronze ancien épicanpaniformes

et protohistoriques. Etablissement antique en bordure de voie nord-sud aux abords du Mas de Boudan. *Rapport Final d'Opération de fouilles archéologiques préventive*. INRAP, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, Nîmes, 2 vol.

- FAVORY, F., RAYNAUD, C. 2002, La Condamine, Milhaud (Gard). In : FICHES (J.-L.) dir., *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 13, 2 tomes, Lattes, 2002, p. 586-592.

- FICHES, J.-L. dir. 1996, Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données Régionales sur la crise de l'Empire. *Actes de la table ronde du GDR 954*, Aix-en-Provence, 15-16 septembre 1995. Éditions APDCA, Sophia Antipolis, 404 p.

- FICHES, J.-L. dir., VEYRAC, A. dir. 1996, Nîmes, *Carte archéologique de la Gaule*, 30-1, Paris.

- HASLER, A., BLAISON, J.-L., CHEVILLOT, P. 2002, Bassin aval de Miremand Est et Ouest, Nîmes (Gard). *Document Final de Synthèse de diagnostic archéologique*, AFAN, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, 58 p.

- HOUIX, B, ESCALLON, G. 2007, Installations hydrauliques dans l'établissement antique du Mas de Boudan (Nîmes, Gard). In BRUN, J.-P. éd., FICHES, J.-L. éd., *Énergie hydraulique et machines élévatoires d'eau durant l'Antiquité*. Actes du Colloque International de Vers-Pont-du-Gard, 20-22 septembre 2006, Collection du centre Jean Bérard, 27, Naples, 77-86.

- MARLIÈRE, É. 2001, Le tonneau en Gaule romaine. In : BRUN, J.-P. éd., LAUBENHEIMER, F. éd., *La viticulture en Gaule*. Gallia, 58, Éditions du CNRS, Paris, 181-201.

- MEFFRE, J.-C. 2002, Incinérateur du Mas de Mayan à Nîmes (Gard), Ferme gallo-romaine (I^{er} - V^e siècles), réseau de fossés. *Document Final de Synthèse de fouilles archéologiques préventives*, AFAN, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, 69 p.

- MONTEIL, M. 1999, Nîmes antique et sa proche campagne. Étude de topographie urbaine et périurbaine (fin VI^e s. av. J.-C.-VI^e s. ap. J.-C.). Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 3, Lattes, 528 p.

- PASSELAC, M. 2007, Ateliers céramiques domaniaux du bassin audois au Haut Empire. *Pottery Workshops and agricultural productions, Studies of the rural world in the roman period*, 2, Universitat de Girona, Grup de Recerca Arqueologica del Pla de l'Estany, Girona, 115-136.

- PELLECUER, C. 1996, Villa et domaine. In : FICHES, J.-L. dir., Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire. Editions APDCA, Sophia Antipolis, 277-292.

- PELLECUER, C. 2000, La villa des Prés bas (Loupian, Hérault) dans son environnement. Contribution à l'étude des villae et de l'économie domaniale en Narbonnaise. *Thèse de doctorat de nouveau régime, Archéologie, Histoire et Civilisation de l'Antiquité et du Moyen Age*. Université Aix-Marseille I -

Université de Provence, 2 tomes.

- PELLECUER, C., POMARÈDES, H. 2001, Crise, survie ou adaptation de la villa romaine en Narbonnaise Première ? Contribution des récentes recherches de terrain en Languedoc-Roussillon, *in* : OUZOULIAS, P., PELLECUER, C., RAYNAUD, C., VAN OSSEL, P., GARMY, P. dir., *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, Actes du IV^e Colloque de l'association AGER, Éditions APDCA, Antibes, 503-534.

- POMARÈDES, H., BARBERAN, S., MAUFRAS, O., SAUVAGE, L. 1996, Saint-André-de-Codols (Nîmes). *In* : *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, volume 3, spécial "villa" romaine, Éditions A.P.D.C.A., Juan-les-Pins, 1996.

- POMARÈDES, H., RASCALOU, P. 2002, ZAC de Vignole - Bassin Sud - Tranche 2 à Nîmes, Gard. Genèse et évolution de l'habitat et organisation de l'espace rural à "Vignole 7/Gouffre des Bouchers (VI^e s. av. / VI^e s. ap. J.-C.). *Document Final de Synthèse de fouilles archéologiques préventives*. INRAP, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, 107 p.

- POMARÈDES, H., BREUIL, J.-Y. 2006, Nîmes, réflexions sur l'origine et la romanisation du peuplement périurbain. *Rhythms and cycles of countryside romanization, Studies of the rural world in the roman period*, 1, Universitat de Girona, Grup de Recerca Arqueologica del Pla de l'Estany, Girona, 2006, 115-130.

- RAYNAUD, C. 1996, Les campagnes rhodaniennes, quelle crise ? *In* : FICHES, J.-L. dir., *Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire*. Editions APDCA, Sophia Antipolis, 189-212.